



### 1. ÉDITORIAL

#### LE PREMIER OCCUPANT

*Je suis maître de moi comme je suis maître du monde...* Cet orgueil est beau, mais il laisse deviner aussi de la folie, car on est plus facilement maître du monde que de soi. Être maître, c'est posséder et commander. Se possède-t-on soi-même ? Sur quoi peut-on étendre la main en signe de propriété ?

Sur les choses du monde, car elles s'utilisent et s'échangent aisément. Qu'est-ce en effet que la propriété sinon la faculté de saisir et de se séparer, de choisir et de céder ? Il faut promptement mettre la main sur les choses, s'assurer d'être le premier occupant, être prêt à faire valoir des « droits » qui ne sont au fond que des rapports de force. Car il faut bien dire qu'on ne songe à la propriété que là où les biens paraissent rares et sont donc objets de concurrence. De ce qui est aisément accessible, on ne pense pas à faire des parts ou des réserves. Mais que l'air vienne à paraître rare, ou la lumière, on voit aussitôt un marché s'installer. Admettons-le : pour prévenir les foires d'empoigne il est raisonnable de faire des parts. Rationnel a même racine que ration. On répartit les choses du monde disponibles, on détermine des lots individuels, exclusifs, transférables.

Mais on admet moins aisément que la propriété s'étende aux êtres humains dans la mesure où leur liberté les rend indisponibles, interdit d'étendre sur eux la main. L'esclavage résume ainsi tous les maux en traitant les hommes comme des choses qui ont un prix, peuvent être sélectionnées ou revendues. Aussi la propriété sur les hommes est-elle intolérable, même s'il est vrai que bien des exceptions, prostitution ou commerce d'organes, passent à travers les mailles de nos indignations<sup>1</sup>.

Il faut remarquer d'ailleurs que, même s'agissant des choses, la propriété est tolérée plus qu'admise et que l'esprit propriétaire n'est pas aimé. Le propriétaire qui découpe son lopin de souveraineté hargneuse semble bien voler une part du monde. Les écologistes nous alertent avec sagesse : on n'est pas maître du monde. Or, curieusement, je vois s'épanouir sans vergogne le vocabulaire de la propriété quand il s'agit de soi.

Le mot souvent suspect devient alors de ceux qui font autorité et clouent le bec : ma vie m'appartient. On apprend ainsi à défendre son territoire de peau. Propriétaire exclusif : je fais ce que je veux de mon corps. Propriétaire pingre, qui se pèse chaque matin et mesure son temps. Propriétaire maniaque, qui entretient et repeint son domaine. Alors que l'esprit du petit propriétaire est largement réprouvé, pourquoi trouve-t-il ici un si grand crédit ?

On ne peut assujettir un homme : faut-il dire alors qu'il « n'appartient qu'à soi » ou qu'il « n'appartient à personne » ? Observons que la propriété de soi est une absurdité : je ne peux ni m'acquiescer ni me séparer de moi. Locke, on le sait, justifie la propriété par le travail et par le premier travail sur soi que fait un homme en entretenant son corps. Qui ne devinerait ici une extension folle de la valorisation bourgeoise du travail ? Cette vision conduit à se traiter soi-même comme un produit transformable, comme le résultat d'une technique. Narcisse et Pygmalion à la fois. Comme un produit jetable quand il est usé et inutile. Euthanasie.

Je ne suis pas le premier occupant de mon être : cet aveu seul donne sens au caractère sacré et indisponible de la personne. Le droit du premier occupant s'impose dans une culture athée où le sujet ne peut aucunement donner sens au fait qu'un autre l'a précédé. Un croyant n'est jamais le « premier occupant » de ce monde. Certes, Locke concède qu'un « créateur » nous a précédés, mais c'est pour en conclure aussitôt que nous sommes sa « propriété » ! La même logique est reportée d'un étage. Or dire que « ma vie ne m'appartient pas » ne signifie pas qu'elle soit la propriété d'un autre. C'est au contraire une manière d'affirmer une liberté qui est un don sans dette ni hypothèque. Un don ne peut ni se revendre ni se détruire : nul n'en est propriétaire, ni le donateur, ni le donataire. Il ne peut être que transmis.

Jean-Noël DUMONT.

#### A l'intérieur de ce numéro :

*Article* *Goût de vivre et désir de grandir*  
Ariane Vuillard

*Résultats concours*

*Agenda*

<sup>1</sup> Ainsi M. Le Lay, dirigeant de TF1, annonce que le rôle de la télévision est d'utiliser des « espaces cérébraux disponibles ».

## 2. ARTICLE

### GOUT DE VIVRE ET DESIR DE GRANDIR

Par Ariane Vuillard

**« Si j'ai tant d'amour pour la mémoire de mon père, si je ne peux me séparer de son image, si le temps ne peut pas trancher, c'est qu'aux expériences de chaque jour je comprends tout ce qu'il a fait pour moi... Il a donné le bon pansement à l'avance pour ce qui aurait pu être une plaie, pour ce qui, grâce à lui, est devenu dans moi un immense soleil »**

**Jean Giono, *Jean le Bleu*.**

Lorsqu'en 2001, sortait sur les écrans le film d'Etienne Chatiliez, *Tanguy*, il n'est pas sûr, qu'au-delà de sa dimension parodique, nous ayons toujours bien mesuré ce qu'il révélait. Il nous parlait pourtant d'une jeunesse en plein désarroi au seuil de sa vie adulte. Une jeunesse qui préférerait le cocon confortable et rassurant de sa famille au grand saut dans sa propre existence. Or, le cas de Tanguy est devenu si classique que l'on parle aujourd'hui du « symptôme Tanguy ». Les « Tanguy » sont donc des jeunes gens brillants, bardés de diplômes, mais inquiets à l'idée de quitter le nid parental. A côté d'eux, on observe une quantité croissante de nouveaux bacheliers perdus, incapables de se décider pour une voie ou pour une autre, souvent largement démotivés, quand ils ne sont pas gravement désabusés. Et que dire encore de ces nouvelles formes de maladies, dont les médecins et les psychologues dénoncent l'augmentation affolante, comme l'anorexie, chez les adolescentes ou la phobie de l'école pour les plus jeunes ? Dans tous ces cas, un point commun, qui se décline sous différentes formes : la peur de grandir, l'angoisse de l'avenir, le refus de la vie.

Devant un tel drame de société, le monde adulte s'inquiète et commence enfin à se réveiller. Une fois écartée la tentation de chercher ailleurs les responsables – la société, les médias, les institutions, etc. - ce monde est mis devant ses responsabilités : A-t-il un moyen de stimuler ses enfants égarés ou affolés ? Peut-il –pouvons-nous ?- leur insuffler ou ré-insuffler, tel l'oxygène indispensable à une vraie et profonde respiration, ce goût de vivre, cette envie normale, naturelle, de grandir pour accomplir sa propre destinée ?

Ces dernières années, le genre autobiographique était à l'honneur au lycée comme à l'université. On a beaucoup débattu sur des questions de forme. Pour le fond, on s'est surtout penché sur l'évocation des traumatismes de l'enfance et de la jeunesse : premières expériences de la honte, de la peur, de la solitude... Dans cette perspective, l'éveil à la conscience adulte est apparu essentiellement lié à la perte d'illusions et à l'acquisition d'une lucidité froide et souvent amère, voire cynique. Il existe pourtant des récits d'enfances heureuses et constructives<sup>1</sup>. Quoique souvent mis aux

1 Ces récits –dont quelques-uns sont cités en fin d'article- sont des œuvres explicitement autobiographiques (souvenirs,

oubliettes pour crime de désuétude, ils mettent en avant des schémas éducatifs dont certains aspects pourraient peut-être nous inspirer. ...

### ***Des enfants et des « grandes personnes »***

Comme souvent, tout commence par le vocabulaire : Nos écrivains ne parlent pas d' « adultes » mais de « grandes personnes ». Question de mots ? non, question de perspective. Voyez l'aura étonnante qui entoure ce terme de « grandes personnes » : Devant elles, l'enfant, qui pouvait se permettre d'être un enfant<sup>3</sup>, se tenait un peu à distance. Pour elles, il nourrissait une admiration mêlée de reconnaissance, car c'est grâce à elles que ses problèmes se trouvaient résolus, ses angoisses dissipées. « C'était, dit, de sa mère, le petit Julien Viaud, narrateur du *Roman d'un enfant, la protection suprême, l'asile où rien n'atteignait plus, le nid des nids où l'on oubliait tout* »<sup>4</sup> En fait, la seule proximité de l'une de ces « grandes personnes » –surtout si c'était un parent- suffisait à apporter au petit le sentiment de sécurité dont il avait besoin pour grandir.

L'enfant, donc, vénérât ces « grandes personnes » Il enviait leur savoir, les imaginait dotées d'une liberté faramineuse. Cela seul l'engageait déjà à vouloir grandir, pour faire « comme elles ». Un désir de se surpasser, de progresser, encore accru par les exploits des héros légendaires ou historiques qui lui étaient lus ou racontés et qui entretenaient en lui un imaginaire particulièrement vivace. « *Les récits de grand-père*, raconte avec émotion le narrateur de *Jean-Christophe, les figures héroïques, flottent dans la nuit heureuse...Être un héros comme eux!...Oui, il le sera!...Il l'est...Ah ! que c'est bon de vivre !* »<sup>5</sup>

Au cœur de cette relation entre l'enfant qui reçoit, car il est destiné à grandir<sup>6</sup> et l'adulte qui donne, se trouvait, trésor entre tous, le savoir encore sacré, objet de plaisir et de désir. Après avoir appris de ses parents les balbutiements de la vie, le petit, fier d'être maintenant un « élève »<sup>7</sup>, pouvait apprendre une leçon, écouter parler son maître, recevoir de lui une expérience sans que celui-ci eût à craindre d' « entraver sa créativité » ou d' « inhiber son expression »<sup>8</sup>. Loin

(autobiographies, mémoires...) ou des « auto-fictions », c'est à dire des romans, qui passent par un narrateur distinct de l'auteur, mais qui traduisent l'expérience de l'auteur. Leur authenticité n'a d'ailleurs ici aucune importance : l'essentiel réside dans la représentation qu'ils proposent d'une enfance heureuse.

<sup>3</sup> Droit élémentaire qui lui est aujourd'hui refusé, puisque, dès l'âge de huit ou neuf ans, il se trouve propulsé chez les « pré-ados », avant de l'être chez les « ados », puis de terminer brillamment sa « cursus honorum » nouvelle version, chez les « jeunes »... !

<sup>4</sup> Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*.

<sup>5</sup> Romain Rolland, *Jean-Christophe : L'Aube*.

<sup>6</sup> à la différence du « jeune » qui a tout intérêt à rester comme il est, sa jeunesse constituant désormais non seulement une valeur en soi, mais la plus grande des valeurs... -

<sup>7</sup> Encore un beau mot à bannir : on dit aujourd'hui : l' « apprenant » !!!

<sup>8</sup> Tous les parents savent-ils de quelles prouesses doivent faire preuve les « professeurs des Ecoles », comme ceux des Collèges, pour ne pas embrumer ou dégoûter à tout jamais les esprits de leurs élèves par ce qu'ils sont « censés » leur faire faire, d'après les Instructions Officielles ? Le récent ouvrage de Fanny Capel : *Qui a eu cette idée folle un jour de casser l'école*, Ramsay, mars

de soupirer à l'idée de la rentrée des classes, l'enfant attendait l'école avec impatience. N'était-ce pas elle qui nourrissait « *une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte.* »<sup>9</sup> ?

Or, pour que les enfants aient du monde adulte une vision à la fois sécurisante, positive, et *désirable*, il fallait que ce monde ne soit pas le leur. A chacun son territoire. A chacun ses prérogatives. Au nom d'un soi-disant « respect de l'enfant », on veut aujourd'hui tout lui dire. Il a droit à tout savoir, notamment, - quelle chance ! - en ce qui concerne les tristes histoires de ses parents, qu'il ne peut pas *comprendre*, précisément parce qu'il est un enfant et que ce sont des histoires de grands. A trop savoir, trop tôt, il perd le droit d'admirer. Il est interdit d'enfance.

Dans le même ordre d'idée, « nos » enfants, à la différence de ces petits d'autrefois, sont souvent les témoins de notre jeu de dénigrement continu. Devant eux, nous contestons ouvertement la moindre chose qui nous déplaît, à commencer par la société, cette même société dans laquelle nous les avons propulsés et où nous voudrions les voir s'engager avec enthousiasme ! Les parents de nos récits, quelque pessimistes, quelque inquiets qu'ils aient pu être devant l'avenir, gardaient pour eux leurs doutes et, plus encore leurs sarcasmes. La dérision et l'ironie ne sont pas des jeux d'enfants, car il y faut le recul nécessaire à l'analyse, le jugement sain et distancié des choses. Or, avant de juger, ne convient-il pas de comprendre, comme avant de comprendre, n'est-il pas nécessaire d'« apprendre à connaître »<sup>10</sup> ? Ainsi, ces pères et mères d'autrefois nous rappellent le rôle primordial de la « considération » Avant de critiquer, semblent-ils dire, il faut commencer par respecter : il y a des valeurs sur lesquelles on ne plaisantait pas ...en tout cas devant les esprits des plus jeunes.

Mettre une frontière entre le monde des adultes et celui des enfants ne signifiait pas, dans un tel contexte, confiner ceux-ci dans une « bulle » où le bruit du monde leur parviendrait à peine, où ne les atteindraient pas les violences de l'extérieur. On ne leur cachait d'ailleurs, dans la plupart des cas, ni la mort, ni la décrépitude de la vieillesse, ni même - à la campagne du moins - la violence de la naissance animale. Mais il s'agit là exclusivement des phénomènes naturels. Jamais des misérables drames engendrés par les hommes. Aux faiblesses, aux pauvretés humaines, on préparait les enfants plus doucement, en respectant chaque étape de leur maturation. Notamment, plutôt que de les confronter à la brutalité du réel, on avait recours, beaucoup plus qu'aujourd'hui, aux vertus du symbolique qui leur permettait à la fois de rêver et de se construire. Ainsi, à travers le conte, les enfants, confrontés indirectement à leurs peurs, leurs pulsions, leurs mouvements intérieurs les plus intimes et les plus

2004, est, sur ce point, d'un bon enseignement. On peut y joindre, sur le mode fictif, certains chapitres bien acidulés de la charmante petite fable d'Erik Orsenna intitulée : *La Grammaire est une chanson douce*, Stock, 2001.

<sup>9</sup> Albert Camus, *Le Premier Homme*.

<sup>10</sup> Rappelons que les Romains avaient un verbe spécifique pour désigner cette notion d'« apprendre à connaître » : « cognoscere ». Et sans doute étaient-ils plus optimistes que nous puisqu'au passé, le même verbe signifie : « je sais »... !

refoulés, pouvaient apprendre à contrôler ou dépasser ceux-ci, tout en nourrissant leur imaginaire<sup>11</sup>.

Cette distance entre les deux mondes ne signifiait pas non plus absence de communication. C'était au contraire un lien plus profond, qui, dans les meilleurs des cas, se tissait et se développait. L'enfant, d'abord admirateur béat de ces « *géants très doux, témoins des premiers jours du monde, immuables, éternels, uniques dans leur espèce* »<sup>12</sup> apprenait peu à peu à en connaître les failles. Ainsi, le jour où le jeune héros de *La Gloire de mon père* comprend que son père vient de faire preuve d'une certaine vanité : « *J'avais surpris mon cher père en flagrant délit d'humanité : je sentis que je l'en aimais davantage* »<sup>13</sup>. L'éveil progressif, chez l'enfant, de la conscience du monde et des hommes survenait donc dans une telle atmosphère de confiance et de reconnaissance que la complicité fondamentale entre les deux âges s'en trouvait, à chaque fois, consolidée. Complicité, connivence, mais non « copinage »... « Communiquer » avec nos enfants, selon l'expression consacrée, est évidemment capital. Mais les parents ne sont pas des amis ! A lire, dans tant de cas, le sentiment de plénitude qu'éprouvaient les petits, occupés à jouer seuls, mais installés à côté de leur père ou de leur mère, je ne suis pas si sûre que nous avons raison de tant vouloir jouer avec eux...

### Les vertus du « temps libre »

Le deuxième enseignement livré par ces récits a trait au temps. Plus précisément, à notre façon de vivre le temps. Emportés dans une spirale de plus en plus rapide, nous savons moins encore qu'à l'époque de Montaigne, « *retâter le temps... quand il est bon, nous y rassembler* » afin de « *l'étudier, savourer, ruminer* »<sup>14</sup>. Non seulement, nous montrons à nos enfants l'image de parents perpétuellement débordés, « sur-bookés », nous leur infligeons notre « stress », mais, insidieusement, nous leur imposons, à eux aussi, des rythmes effrayants, ne serait-ce qu'à travers leurs activités « extra-scolaires » Pour eux, comme pour nous, une même « bête noire » : l'ennui !

« *Dans le Jardin, les soirs d'été*, écrit Marie Noël dans ses merveilleux *Souvenirs, les grandes personnes qui avaient travaillé toute la journée, se mettaient, après souper, à ne rien faire...* »

« Ne rien faire » reste, il est vrai, un rêve à la mode. Très à la mode même. Mais il a perdu toute sa richesse en n'étant plus à présent qu'un mirage de désœuvrement. La notion merveilleuse d'« otium » que chérissaient tant les Romains, cette plage de temps luxueusement réservée à l'amitié, à l'amour, aux discussions, aux lectures n'a plus cours chez nous. Un état de fait d'autant plus consternant que les enfants ont besoin - ce sont les psychologues qui le disent, et sur ce point, on ne peut qu'applaudir à leur « bon sens »... - de

<sup>11</sup> On m'objectera peut-être que les contes sont toujours à la mode, au point même qu'on les trouve au programme de Sixième... Hélas, ces contes sont aujourd'hui le plus souvent « dépecés » par une analyse formelle et technique et surtout - ce qui est le plus grave ! - explicitement ramenés au réel.

<sup>12</sup> C'est ainsi que le petit Pierre Nozière - prête-nom d'Anatole France - appelait ses parents dans *Le livre de mon ami*.

<sup>13</sup> Marcel Pagnol, *Souvenirs d'enfance, La Gloire de mon père*.

<sup>14</sup> Montaigne, *Essais*, III, 13.

s'ennuyer. C'est dans les moments d'ennui que s'épanouit leur imagination en même temps que se constitue leur pensée<sup>15</sup>. C'est alors qu'ils apprennent à regarder autour d'eux, à voir, sentir, entendre. Ce qui est encore plus vrai si nous ne les « accablons » pas de jouets...

L'arrêt des occupations, comme un « arrêt sur image » invite au regard et, partant, à l'étonnement, que Platon reconnaissait déjà comme l'origine de toute recherche de connaissance. Chez l'enfant, l'étonnement prend assez vite la forme de l'émerveillement<sup>16</sup>, malheureusement moins fréquent chez l'adulte, trop attentif à ne pas laisser l'émotion submerger sa pensée. Or, l'étonnement et l'émerveillement se trouvent encore renforcés par la constatation rapide que la répétition n'existe pas dans la nature. Celui qui sait regarder ne voit jamais deux fois la même chose : « *On s'aperçoit alors que ce qu'on rencontre à chaque instant, dans la plus banale existence, est loin d'être inerte, n'est pas, en tout cas, cet objet abstrait, arraché au réel qu'on manipule familièrement, qu'on élimine de l'existence aussitôt qu'on a prononcé le mot adéquat qui sert à le remplacer* »<sup>17</sup>. Dès lors, il n'existe plus ni routine, ni banalité. Marie Noël, se souvient de cette éternelle magie du renouvellement des jours : « *...c'est dans la chambre qu'arrivaient les Jours. Tous les matins, il en venait un qui ne ressemblait jamais à celui de la veille... Tantôt il était gris et grave, tantôt bleu ; tantôt tout trempé et pleurant, tantôt clair, rieur et vif, nous appelant pour jouer comme un camarade* »<sup>18</sup>.

L'enfant chez qui l'on a suscité ou favorisé une telle qualité de regard est donc apte à vivre le monde d'une manière heureuse et saine. Il est en possession de ce trésor unique que Montaigne appelle « *la jouissance de soi* » Il réalisera bientôt que vivre, c'est d'abord respirer, prendre conscience des battements de son cœur. S'il résiste aux sirènes matérialistes, il sera peut-être capable, un jour, de percevoir le plaisir épicurien, le plaisir le plus sobre qui soit, qui se satisfait au moyen de pain et d'eau<sup>19</sup>.

Mais au-delà, et peut-être même avant, il sera sensible à ce qui dépasse ce monde. Son cœur et son esprit s'ouvriront, comme fruits mûrs, à l'Insaissable, au Mystère de la Présence, car si un regard attentif, contemplatif, engendre ferveur et respect sur le monde, c'est parce que, confusément, il sent quelque chose dont il ne sait rien, mais qu'il reçoit comme subjuguant de beauté et d'intelligence. Apprendre aux enfants à saisir le temps, à arrêter sa course, c'est leur donner le meilleur chemin vers l'idée de transcendance, les conduire en douceur à l'évidence de Dieu.

## Du grave et du léger

<sup>15</sup> Anne Débarède disait déjà cela dans *Le Monde de l'éducation*, en mars 1990. Depuis, des auteurs comme Pierre Sansot (*Du Bon usage de la lenteur*, Payot, 1998) n'ont cessé de chanter les vertus de l'ennui, de l'écoute, de la flânerie, etc... Mais cela n'a pas changé grand chose...

<sup>16</sup> Voir sur ce thème le beau livre de Jean Onimus, *Essais sur l'émerveillement*, Payot, 1990.

<sup>17</sup> Ibid. p.10.

<sup>18</sup> Marie Noël, *Souvenirs*.

<sup>19</sup> Epicure, *Lettre sur le bonheur*, Editions Mille et une nuits, 1993.

Regardons encore ces « grandes personnes » d'autrefois. Même très dures, païennes ou chrétiennes, riches ou pauvres, leurs vies ne faisaient jamais l'impasse de la joie. Chacune présentait à sa façon une harmonieuse combinaison entre gravité et légèreté. L'atmosphère familiale respirée par ces enfants d'une autre époque était régulièrement traversée de courants d'air pur qui venaient rendre les jours agréables à respirer. Le vent de la gaieté, sinon de la fantaisie, car c'est bien lui, n'était jamais très loin, même lorsque les circonstances tendaient à le comprimer ou l'enfermer. Plus encore que les pères, les mères étaient presque toujours des femmes joyeuses, dont le rire résonne encore à travers les souvenirs de leurs fils « *Il faisait bon chez ma mère, se souvient Giono, on chantait. Antonine sentait la prune, Louisa première la vanille. Louisa seconde mangeait des berlingots* »<sup>20</sup> ! Ces femmes magnifiaient le quotidien en le truffant de moments si précieux que toute routine s'effaçait. Les enfants ne s'y trompaient pas, qui attendaient le retour de ces moments comme des sortes de rituels merveilleux. Anatole France, à travers la figure de Pierre Nozière, se rappelle ainsi son coucher : « *C'était toute une affaire de me coucher. Il y fallait des supplications, des larmes, des embrassements. Et ce n'était pas tout : je m'échappais en chemise et je sautais comme un lapin. Ma mère me rattrapait sous un meuble pour me mettre au lit. C'était très gai.* »<sup>21</sup>

C'est encore le narrateur du *Livre de mon ami* qui évoque ce bel épisode, où transparissent à la fois la fantaisie et la profondeur de sa mère : « *La mère, interrompant sa broderie soudain... me souleva de ses bras et me montra une des fleurs du papier (mural), elle me dit : « Je te donne cette rose » Et, pour la reconnaître, elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder. Jamais présent ne me rendit plus heureux.* »<sup>22</sup> De tels actes gratuits, inutiles, sont d'une importance irremplaçable. Ils dessinent les contours du lieu brûlant, enchanteur, au plus intime des cœurs, où s'échangent les signaux d'amour, où passent et repassent les flux de tendresse. Les enfants ont autant besoin, pour s'épanouir, de cet air de légèreté que de boire ou de manger... Une bien curieuse « légèreté », à vrai dire, qui demande à être tellement prise au sérieux ! surtout dans notre monde où tout se mesure, se compte, exige rapidité et efficacité...

Fréquemment, chez nos écrivains, la gaieté familiale s'incarnait dans les chansons. Celles-ci, que l'on retrouve à vrai dire dans presque toutes ces enfances<sup>23</sup>, sont évoquées par Marie Noël avec particulièrement de bonheur : L'écrivain se remémore les chansons de sa grand-mère, qu'elle regardait passer l'une après l'autre, comme des gens qu'on aperçoit un instant quand ils traversent la rue devant le fenêtré ; ou celles que sa mère, « *chantait entre nos deux lits, quand elle avait éteint la lampe et allumé la veilleuse* »<sup>24</sup> Ces chansons maternelles, quotidiennes, compagnes et soutiens dans

<sup>20</sup> Jean Giono, *Jean Le Bleu*.

<sup>21</sup> Anatole France, *ibid.*

<sup>22</sup> Anatole France, *ibid.*

<sup>23</sup> Y compris dans des récits d'enfances plus douloureuses, comme *La Place*, d'Annie Ernaux, où l'auteur revient fréquemment sur la gaieté de son père, son goût des farces, des histoires. Or, la vie de cet homme est dure... mais, dit-elle, « *On était heureux quand même. Il fallait bien.* »

<sup>24</sup> Marie Noël, *ibid.*

les difficultés, chansons que nul CD ne remplacera jamais, constituaient encore un moyen tendre et distancié d'apprendre la vie aux enfants. Elles n'étaient pas toujours roses, mais elles portaient tant de chaleur en elles qu'elles constituaient « *de soir en soir, en ce temps-là, notre talisman, notre clé enchantée, notre inépuisable trésor magique* ». En fait, elles concentraient en mots et en mélodies tout le bonheur de vivre : « *Nous étions comblés, nous possédions tout* ».

Comme on chantait, on faisait aussi la fête. Pour des occasions païennes - les vendanges, par exemple - ou, dans les familles chrétiennes, pour les « saints Jours », ces jours magnifiques, « *comme des dimanches plus beaux encore* », où « *nos relations avec l'Eglise et le Bon Dieu, notre voisin<sup>25</sup>, (...) entraînent dans une magnificence inouïe...* » Une telle exubérance, la liesse que représentaient ces heures, dans tous les cœurs de la famille, nous mettent aujourd'hui un peu mal à l'aise. Sans chercher à évaluer notre propre capacité à « faire la fête », comment ne pas penser à la quantité d'excitants nécessaires à nos « jeunes » pour s'amuser véritablement ... ?

A vrai dire, il n'était même pas besoin de fêtes établies pour être heureux. Quelle joie au retour de chasse couronné de succès du père de Marcel Pagnol<sup>26</sup> ! Quel enthousiasme à l'arrivée, en pleine nuit, des nouveaux voisins de Panturle et Arsule, les héros du *Regain* de Giono<sup>27</sup> : « *Ca a été une belle fête*, dit Panturle... *Ca a bien marché* » On appelle cela des moments de réjouissance... « ré-jouissance », et non plus « jouissance ». Si « jouir » est intransitif, il est possible de « réjouir » quelqu'un. Il y a donc ici une dimension nouvelle, qui est celle de l'autre. Les fêtes sont des « réjouissances » dans la mesure où elles donnent à célébrer le plaisir de vivre et celui d'être ensemble. Nous le savons bien : pas plus qu'il n'est de vraie réalisation humaine sans les autres, il n'est de plaisir de vivre, pour Robinson seul dans son île. Il n'est même jamais de vrai goût de vivre sans « sympathie », sans attention à l'autre. Nous en avons conscience, puisque nous nous plaignons de « l'individualisme » actuel ! Mais qu'en faisons-nous... pour nos « jeunes », pour nous-mêmes ?

Le problème qui se pose aujourd'hui à l'adulte désireux d'aider ses enfants à retrouver le goût de vivre - indispensable au désir de grandir - dépasse donc amplement celui de l'organisation de la société entre enfants et adultes, aussi déterminante soit celle-ci pour un épanouissement sain et heureux des enfants. Il excède aussi la question du comportement adulte : un comportement se change, même s'il y faut du temps et de la volonté. Mais le comportement - faut-il le regretter.. ? ! - finit toujours par dire « l'être ». Or, si nous devons reconnaître à l'enfant une perception extraordinairement précoce, c'est bien celle de notre « être » profond, au-delà de tous les accidents de nos existences. Si notre cœur est morose, quelque effort que nous fassions, ils le savent vite. Si nous marchons sans appétit de vivre, sans élan, ils le ressentent tout de suite. Si nous ne croyons pas en l'avenir et que l'homme n'est plus regardé par nous avec confiance,

<sup>25</sup> Elle habitait à côté de la cathédrale d'Auxerre.

<sup>26</sup> Marcel Pagnol, *Souvenirs d'enfance, La Gloire de mon père*.

<sup>27</sup> Un roman certes, mais le bonheur familial dépeint ici est fortement marqué par les souvenirs d'enfance de l'auteur.

respect, ni amour, ils en portent les stigmates. Il serait de mauvaise foi de prétendre que les parents de nos histoires, si proches de nous pour certains qu'ils auraient pu être nos grands-parents, avaient une vie plus facile et davantage de raisons de se réjouir. Presque tous ont connu au moins une guerre et des difficultés matérielles sans commune mesure avec les nôtres. Il serait mal venu aussi de chercher, une fois encore, des responsables ailleurs qu'en nous-mêmes. Il faut nous y résoudre : c'est en nous qu'il faut chercher. C'est notre façon à nous d'être au monde et d'apprécier<sup>28</sup> ce qui nous entoure qui est en cause. Dans l'ouverture de leur cœur, dans leur foi en la vie, était peut-être le rire inoubliable et merveilleux de nos mères...

### Principaux récits utilisés :

- **Albert Camus**, *Le Premier homme*, (posth.), Gallimard, 1994.
- **Colette**, *Sido*, Hachette, 1901.
- **Anatole France**, *Le Livre de mon ami*, Hachette, 1885.
- **Jean Giono**, *Jean Le Bleu*, Grasset, 1932 ; Gallimard « la Pléiade », 1983.
- **Pierre Loti**, *Le Roman d'un enfant*, Calmann-Lévy, 1890 ; GF, 1988.
- **Marie Noël**, *Souvenirs*, Stock, 1964.
- **Marcel Pagnol**, *Souvenirs d'enfance, La Gloire de mon père*, Pastorelly, 1957, Editions de Fallois, 1988.

<sup>28</sup> Goethe, dit-on, prévint, un jour, le jeune Schopenhauer : « *Si tu veux que la vie te réjouisse, tu dois attacher de la valeur au monde* »

### 3. RESULTATS CONCOURS

#### Philosophie

##### Capes externe

Session 2004 7 candidats 3 admissibles 1 admis

##### Agrégation externe

Session 2004 4 candidats 1 admissible 1 admis

#### Histoire Géographie

##### Agrégation externe

Session 2004 2 candidats 1 admissible 0 admis

##### Capes externe

Session 2004 6 candidats 5 admissibles 4 admis

### 4. AGENDA

#### CONFERENCE EXCEPTIONNELLE

SOIREE POESIE  
avec Jean MAMBRINO

poète et critique à *Etudes*  
au Collège Supérieur

le jeudi 2 décembre 2004 à 20h00

#### LE COLLEGE SUPERIEUR OUVRE SES PORTES AUX ETUDIANTS EN DROIT :

Les étudiants en Droit seront accompagnés en première année par des séances de soutien, des devoirs sur table, un suivi personnel, qui leur permettront de s'organiser au plus tôt dans leurs études.

Parce que le droit n'est pas qu'une technique, la formation proposée veut aussi aider l'étudiant à percevoir les enjeux humains, spirituels et sociaux de cette discipline.

Un séminaire philo-droit sera proposé aux étudiants en droit et en philosophie, toutes années confondues.

#### **Pourquoi punit-on ?**

Séminaire animé par Jean-Noël Dumont, Wilfrid Exposito, Deborah Rovere.

La rentrée des étudiants en droit au Collège Supérieur est le 7 octobre à 9h30 ; à 10h30 le même jour aura lieu la première séance de soutien pour les 1<sup>ère</sup> années.

#### AUMONERIE

Pierre BENOIT, diacre et agrégé de philosophie, professeur au Collège Supérieur, se tiendra à la disposition des étudiants **tous les jeudis de 12h à 18h.**

- Un temps de prière sera partagé le jeudi entre 13h45 et 14h.
- Plusieurs fois dans l'année, une messe sera célébrée au Collège Supérieur.
- Comme formation dans le cadre du Collège Supérieur, nous rappelons l'existence du cours « 10 questions sur la foi chrétienne ».
- Une récollection sera proposée à tous les étudiants les samedi 26 et dimanche 27 février 2005 :

Thème : l'expérience mystique

Lieu : Notre-Dame de Vie à Venasque (Vaucluse).

#### ACTES COLLOQUES 2003-2004

Les ouvrages suivants sont parus cet été et sont disponibles au Collège Supérieur :

#### ***Vie Spirituelle et Psychologie***

Actes du colloque tenu en 2003,  
Avec Tony ANATRELLA.

Vous pouvez vous procurer cet ouvrage  
au prix de 25 € en venant au Collège Supérieur,  
ou par correspondance pour 28.5 €

#### ***Intégration Sociale et Autonomie des Etablissements Scolaires***

Actes du colloque international tenu en juin 2003,  
en collaboration avec l'OIDEL et l'Institut  
Montaigne.

Vous pouvez vous procurer cet ouvrage  
au prix de 12 € en venant au Collège Supérieur,  
ou par correspondance pour 15 €

#### COMMUNION MISSIONNAIRE DES EDUCATEURS

Le Colloque National de la  
*Communion Missionnaire des Educateurs*  
aura lieu

**du 22/01/05 14h00 au 23/01/05 16h00**

à l'Externat Ste Marie de Lyon

**« L'EDUCATEUR CHRETIEN FACE A LA  
CRISE DES VALEURS »**

avec la participation de Mgr Barbarin,  
Jean-Marie Petitclerc, Gérard Cholvy,  
Jean-Noël Dumont, Pierre Benoit...

ouvert à tous les éducateurs, parents,  
enseignants, etc.

#### PSYCHOLOGIE

**La thérapie contextuelle** d'Ivan Boszormenyi-  
Nagy, présentée par Jean-François Le Goff  
au Collège Supérieur à Lyon

**Les 8 et 9 octobre\* 2004**

Journées organisées par l'EDPS en  
collaboration avec l'ADRET, CLARTES, l'IFACT  
et SYSTEMES

\*Le 8 octobre, JF Le Goff exposera les notions clés de la  
thérapie contextuelle et fera part de sa longue expérience.  
Le 9 octobre il supervisera les professionnels qui le  
souhaitent.

#### **Le Collège Supérieur**

17 rue Mazagran 69007 Lyon

Tél. 04 72 71 84 23 - Fax : 04 78 72 58 81

E mail : lecollegesuperieur@hotmail.com

**www.collegesuperieur.com**